

ART

Art at work

L'art est supposé être en mouvement, en accord avec son temps ou même en avance sur celui-ci. Mais dans quelle direction se meut-il?

Selon certains l'art contemporain serait avant tout l'art de consommer en toute tranquillité. Comme le formulait Jean Baudrillard dans son classique "La société de consommation": "la consommation culturelle peut être définie comme le temps et le lieu de la résurrection caricaturale, de l'évocation parodique de ce qui n'est déjà plus - de ce qui est déjà consommé au sens premier du terme". Comme des spectateurs dans un musée d'art moderne qui s'efforcent de replonger dans le temps de Picasso, suivant les instructions de leur audioguide et laissant des commentaires enthousiastes sur les pages blanches des guestbooks, dans le genre: "C'était comme si j'avais été-là". Celui qui s'amuserait à collectionner ces pages, constaterait une récurrence intéressante de phrases de ce genre.

Le propos de l'art contemporain est par contre le suivant: les consommateurs d'art sont - en quelque sorte - les nouveaux artistes. En ce début de 21e siècle, où le terme d'avant-garde est devenu un vocable vieillot et où ceux et celles qui s'en affublent ne récoltent en général qu'un sourire empreint de pitié, l'art en tant que tel est enfin en phase avec son public. La mort de l'avant-garde est loin d'être déplorable, car elle défait l'art de deux corsets: d'abord de l'élitisme de ceux qui disposent de la culture nécessaire à la compréhension - les fameux "chosen few" -, ensuite du dilettantisme bourgeois qui consiste à vouloir s'acheter une culture qu'on n'a pas.

Formellement total

L'art et la culture contemporains sont régis par le commerce, par une logique économique. Pour s'en convaincre il suffit de lire la décision du parlement européen et du conseil qui instaure la manifestation "Capitale européenne de la culture". Dans les préliminaires, il est avant tout constaté que ces manifestations ont une "incidence positive en termes de retentissement médiatique, de développement culturel et touristique et de sensibilisation des habitants à l'importance du choix de leur ville". Que des hommes politiques - qui dans la conception à l'ancienne de notre société sont aux antipodes des artistes - s'enthousiasment à fond pour la vie artistique n'est pas innocent: ils découvrent de plus en plus que le secteur dit "créatif" dispose d'un grand potentiel économique. Et même si l'article 151 du traité instituant la Communauté européenne soutient "les échanges culturels non-commerciaux", les personnes qui s'y intéressent vraiment sont de plus en plus rares. C'est un constat qui traverse

le fond du gâteau culturel jusqu'à sa cerise au sommet avant de faire un projet, il faut surtout penser à le financer. Les collectifs punk dits "underground" fondent des petites boîtes et se mettent en réseau, non pour s'enrichir du jour au lendemain mais pour pouvoir en vivre confortablement. Les galéristes et toutes les personnes travaillant pour des institutions culturelles font de même. L'art comme business est chose assumée depuis longtemps. Il n'y a qu'à voir les prix exorbitants des gribouillages exposés dans n'importe quelle ville de n'importe quelle province pour se convaincre du fait que le monde entier fait partie du jeu.

On assiste à un changement du stéréotype de l'artiste assez intéressant. A l'artiste gauchiste engagé dont la mission est de changer le monde, comme il était encore invoqué dans le manifeste situationniste de 1959 - "L'art est le dernier domaine de la liberté et il le défendra par tous les moyens" - , succède un type ironique. Ironique et non pas sarcastique, car l'artiste contemporain est généralement enclin à se mettre au même niveau que ceux qui "le" consomment. C'est-à-dire qu'il est tout à fait disposé à l'auto-ironie. Car il sait qu'il fait partie du jeu. En un certain sens, il a perdu son innocence et c'est bien comme ça. L'art essentialiste tel qu'on l'a pratiqué encore au 19e siècle et l'expérimentation formelle célébrée au 20e sont passés, pour créer un curieux hybride d'artiste-citoyen ou citoyen-artiste qui démystifie le monde en passant d'abord par soi-même et ses actions.

Quant à savoir si c'était une évolution économique qui a engendré ce processus ou si c'est l'inverse, ce n'est pas d'un intérêt primordial. L'important c'est de voir que cette excroissance du secteur ter-

tiaire est en plein boom. Ce qui ne surprend pas dans une Europe où l'activité industrielle tend petit à petit à disparaître, et avec elle l'idée même d'une révolution ouvrière. Les dernières barrières tombent donc. Et les anciennes friches industrielles sont réinvesties par les nouveaux ouvriers cul-



turels, qui sont parfois des fils et petits fils de vrais ouvriers. Ce n'est pas une rupture, ni une révolution: tout se passe dans une sorte de continuité. Même la provocation la plus brutale est devenue un geste creux, depuis que certains artistes en ont fait leur fonds de commerce. Après le post-modernisme façon "anything goes", l'art se cherche de nouvelles raisons d'être.

Stratagème habile

Et pourquoi donc ne pas chercher du côté du monde du travail? Au Danemark, un groupe d'artistes a récemment collaboré avec une grande

entreprise. L'idée du projet était d'utiliser les pauses des employé-e-s pour des petits projets artistiques. Ayant pris conscience que ne rien faire pendant les pauses n'augmentait pas forcément la productivité du personnel, les chefs du personnel ont pu constater une nette augmentation de la qualité du travail pendant et après ce projet (voir Courrier International N. 838). L'artiste, le nouveau guignol des multinationales? C'est à lui de décider cela. Mais ce qui paraît assez incongru au premier regard, le devient moins en feuilletant les programmes culturels de divers théâtres ou galeries. Car de plus en plus

monde régi par le marché face auquel les vieux idéaux ternissent à vue d'oeil? Un peu des deux. C'est simplement un va et vient, un jeu sur la frontière entre dévalorisation de soi et de l'art et auto-ironie. Sur le plan formel d'ailleurs, cette adaptation aux principes de l'économie a eu des conséquences formidables: on assiste au retour de l'oeuvre d'art totale. Non sous la forme du "Gesamtkunstwerk" wagnérien et romantique, mais en tant qu'art interactif, pluridisciplinaire, transfrontalier etc. Lisez un catalogue d'art quelconque, il y sera toujours question de dépassement des frontières, d'effacement des li-

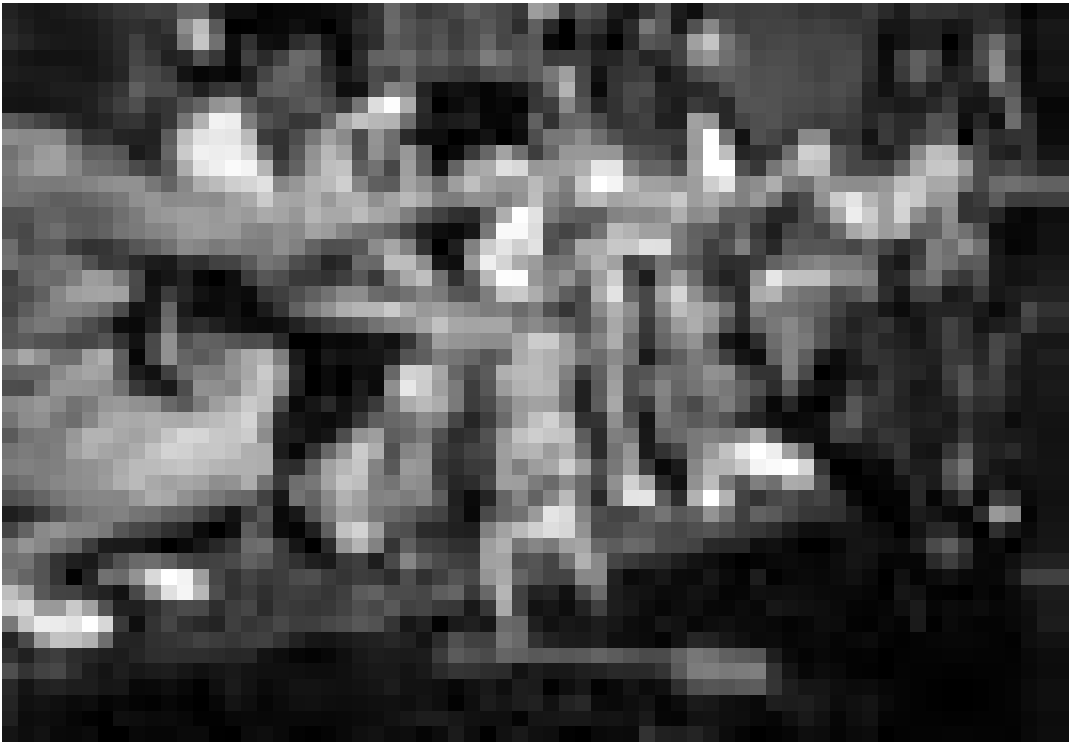
souvent, les heures de représentation ou d'ouverture sont adaptées à la journée de travail. Le consommateur n'y va donc plus seulement après le boulot, mais il peut aussi déguster un petit appetizer culturel pendant sa pause de midi. La programmation de Luxembourg 2007 n'y fait pas exception d'ailleurs. Est-ce un hasard que la ville qui a pendant longtemps fait rimer art chic et fric, invente un trend dans ce domaine? Certainement pas.

Mais qu'en est-il de l'art lui-même? Est-il devenu une prestation de service artistiques? Ou s'agit-il d'un habile stratagème pour survivre dans un

mites entre spectateur et artiste ou de performances participatives.

Une chose est sûre pourtant: c'est que l'art contemporain est loin d'être aussi édulcoré qu'on pourrait le croire après tout ce qu'on vient de voir. C'est qu'il a dû s'adapter à une nouvelle réalité et que le vocabulaire des critiques devra le faire aussi. Enfin, si les critiques ne veulent pas qu'on les confonde avec des agents de communication.

Luc Caregari



Ironique et souverain: un choix des oeuvres du photographe Martin Parr sera visible dans les Rotondes début 2007. Avec des photos prises lors de l'inauguration de l'année culturelle. (photos: Magnum)